

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 14

Artikel: Au restaurant
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210328>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Sur chaque plot que votre regard fouille,
Nos directeurs y cachant, sans façon,
Des anneaux d'or, des sacs de pierres fines
Pour enrichir les chauffers de machines.

A. Pioz.

C'est déjà mieux; mais quel sale métier :
Point d'uniforme, un air de charbonnier.
Non, trouvez-moi du meilleur, je vous prie.

Le chef.

Alors, mon cher, devenez conducteur,
Vous couleriez une doucette vie.
Faites l'aimable et chaque voyageur
Un peu cosu vous graissera la patte,
Puis un baron ou quelque aristocrate
Ravi de vous, de votre boniment,
Fera pour vous un bout de testament.
Préférez-vous atteindre la sacoche
Rouge écarlate? Alors, dans votre poche.
On glissera des billets de cinq cents,
Même de mille et, dans cinq ou six ans,
Un milliardaire arrivé d'Amérique,
En vous voyant avec ce beau physique
Et ce sac rouge, aura le grand honneur
De vous offrir sa fille en mariage
Et vous vivrez en prince, en grand seigneur.

A. Pioz.

Hardi! c'est dit. Ça me va. Je m'engage.
J'entre du coup dans ces beaux C. F. F.
Ah! merci bien, merci, mossieu le chef.
... Mais il me vient comme ça par la tête
Un embarras. Encore une requête :
Dites me voir, puisque, dans vos emplois,
On se devient plus Crésus que des rois.
Pourquoi, chez nous, tous ceux de la campagne
Ne vont-ils pas servir dans ce Cognac?

Le chef.

Pourquoi? Tant pis, je vous le dis tout franc,
Vous jugerez combien c'est attristant :
Si, par malheur, vous faites une gaffe,
Dans un rapport un mauvais patarafe,
Si d'un signal vous oubliez l'appel,
Si vous venez en retard, c'est formel,
On vous empoigne, en vous traîne à Lausanne,
Puis, en deux temps, là-bas on vous condamne
A perdre au moins deux, trois litres de sang!
Car nos grands chefs, en vrais croquemitaïnes,
N'ont pas assez de nos sueurs et peines.
Pour chaque amende ils nous saignent à blanc!
Voilà pourquoi pas un Broyard de sorte
Des C. F. F. ne veut franchir la porte.

A. Pioz.

Eh! ti possible. Ah! vouais, c'est dégoûtant.
Vrai, j'aime mieux vivre dans nos villages,
Comme taupier ou gardeur de bocan
Que de mourir chez des anthropophages.
Et dire que c'est au canton de Vaud
Qu'on peut ainsi saigner un cheminot.
Adieu vos trains et toutes leur boutique,
A l'uniforme ici je fais la lique.
Me voir saigner! Ça jamais, nom de nom!
Je suis un homme et non pas un caïon!

J. J.

A bon entendeur, salut! — La jeune Rosalie
vient d'écrire le billet que voici :

MONSIEUR,

J'ai brûlé, sans la lire, cette horreur de lettre
dans laquelle vous avez l'infamie de me dire des
choses fort aimables, et la bassesse de me de-
mander un rendez-vous pour demain. N'y com-
ptez pas! Je sors ce soir à sept heures précises
pour aller en Pépinet, conter tout à ma mère.

Au restaurant. — Garçon, ce bifteck est dé-
testable!

— Pourtant il me semble bien saisi!
— Je veux bien vous croire, mais autrefois,
par la bride.

— Garçon, un poulet au cresson.
— M'sieu, il ne nous reste plus de poulet,
mais si vous voulez, j'avais vous servir une plus
forte portion de cresson.

PREMIÈRE DÉSILLUSION

DEPUIS trois jours, M^{lle} Jeanne, six ans, vit
dans le rêve.

C'est demain la fête des promotions de
l'école enfantine.

— Si tu savais, papa, comme ce sera beau!
On aura des bouquets. Dis donc, papa, quelle
robe faudra-t-il mettre? La blanche ou la rose?
La blanche est bien belle, mais la rose!!! Tu
vois, maman m'a posé des *bigoudis*. Demain,
Loulou viendra me chercher... on s'aime beau-
coup, les deux... Des fois, à la *récré*, quand je
n'ai plus faim, je lui donne mon chocolat. Et
pis maman m'a promis de m'acheter un ballon,
un ballon avec une ficelle pour pas qui s'envole!
Crois-tu, hein!

Jeanne, maintenant, fait sa prière :

— Mon Dieu, bénis les *pauvres*, les *s'affligés*,
tous ceux qui *soufflent!*

Oui, mignonne, tous ceux qui *soufflent!*

Confiante, Jeanne s'est endormie. Oh! qui dé-
cristra jamais la beauté d'un sommeil d'enfant!
Et papa s'attarde dans la contemplation de cette
pureté, de cette innocence. Et il songe aux dan-
gers qui menacent la frêle existence, et que,
malgré tout son amour, il ne saurait supprimer.
Furtivement, papa essuye une larme. Mais
pourquoi pleurer? N'est-ce pas fête demain?

C'est fête en effet. Durant toute la matinée,
Jeanne a trépillé d'impatience. Il a fallu pro-
céder à l'essayage des robes. La blanche ou la
rose? Cruelle énigme! Finalement, on s'est dé-
cidé pour la blanche. Et l'on a défait les *bigou-
dis*. Autour du visage chéri, les boucles blondes
forment une auréole. Et Loulou est venu pren-
dre son amie. Sous les chaudes caresses du so-
leil de juin, tous deux sont partis, la main dans
la main. Loulou et Jeanne sont très fiers l'un
de l'autre. Ils s'admirent. Mais leur admiration
est muette, parce que les sentiments profonds
ne s'expriment pas par des paroles. Leurs deux
braves petits cœurs se contentent de battre à
l'unisson. Rayonnants, Jeanne et Loulou s'en
vont, là-bas, vers le plaisir...

Du plaisir! Jeanne en a eu. Oh! oui! Des
tambours, des drapeaux, de la musique! Et de
la brioche, et du thé qu'on versait dans les tas-
ses avec des arrosoirs, à plein goulot! En voilà
au moins des théières! Et puis Guignol, qui
flanquait des tripotées au gendarme! Loulou
riaït, riaït... Bravo! Bravo! Et Jeanne de ren-
chérir, Bavo! Bavo! Bavo!

Cinq heures. La fête touche à sa fin. Jeanne
est en possession du ballon ardemment convoité
et qui, pour elle, résume toute la joie de l'inou-
bliable journée. Heureuse plus qu'on ne saurait
dire, elle tient d'une main ferme le fil à l'extré-
mité duquel se balance, impatient de prendre
son essor, le minuscule aérostat. Elle le couve
des yeux, elle le caresse du regard, elle l'envie,
parce qu'il est léger, fragile, gracieux, parce
qu'elle le suppose capable d'accomplir des
prouesses, de s'élaner à la conquête de l'in-
connu, d'atteindre le pays merveilleux des étoil-
les..

Aussi, la menotte de Jeanne serre-t-elle très
fort le cordonnet de soie qui la relie à l'Idéal.
Pas assez fort cependant. Sous la poussée d'une
rafale, le ballon s'est échappé. Stupide, Jeanne
le regarde fuir dans l'immensité. Elle n'en croit
pas ses yeux. Comment? Pourquoi? Et quand
le ballon n'est plus qu'un point imperceptible
dans l'espace, toute la tristesse dont son pau-
vre petit cœur est plein éclate en sanglots dou-
loureux.

Le soir, Jeanne a fait sa prière. Arrivée à la
phrase: bénis les *pauvres*, les *s'affligés*, elle
s'interrompt :

— Alors, comme ça, moi aussi je suis un

s'affligé, puisque j'ai perdu mon ballon. C'est
triste d'être un *s'affligé*. Dis, papa, pourquoi
qui faut toujours qu'on ait du chagrin?

M.-E. T.

La première impression. — Le père: « Moi,
je juge toujours d'un homme d'après ma pre-
mière impression, et elle ne me trompe jamais ».
Riri: « Papa, dis, quelle impression t'ai-je
faite, la première fois que tu me vis? »

Les souvenirs laissés par Jean-Jacques.

Un voyageur passant par le Val de Travers,
au commencement du XIX^{me} siècle, s'était ar-
rêté à Môtiers, qu'habita Jean-Jacques Rous-
seau. Dans son enthousiasme, il s'informa tout
d'abord s'il n'y avait pas dans le village quelque
personne qui eût connu l'illustre auteur de la
Nouvelle Héloïse. On lui en indiqua deux. Il
courut aussitôt chez l'une d'elles, qui était un
bon vieillard.

— Que faisait donc ici J.-J. Rousseau? lui de-
manda-t-il?

— Il travaillait et n'était jamais sans rien
faire.

— Mais enfin, de quoi s'occupait-il?

— Eh! il travaillait de son état, quoi! il ra-
massait des herbes dans la montagne.

C'est tout ce qu'il put en tirer. Pensant être
plus heureux, il s'en va voir une femme âgée
qu'on lui avait également signalée.

— Ma bonne dame, vous avez donc connu
M. Rousseau?

— Oh! oui, monsieur, fort bien. J'allais sou-
vent chez lui; c'est moi qui blanchissais la mai-
son.

— Eh bien! racontez-m'en quelque chose.

— C'était un bon monsieur, tout de même;
son linge était marqué J. R., en coton bleu.

A la cuisine. — Julie, qu'est donc devenu
Martin, votre amoureux? Il était tout le temps
fourré à la cuisine. Je ne le vois plus?

— Martin ne vient plus ici, madame, il est
marié.

— Marié? Avec qui donc?

— Avec moi, madame!

Au bal. — Voyez-vous cette jolie brune, là-
bas, près de la fenêtre? J'en suis amoureux fou.
Pensez-vous que j'aie quelque chance de réus-
sir?

— Ma foi, je n'en sais rien; mais si vous en
venez à bout, faites-le moi savoir: je suis son
mari.

L'optimiste. — Papa, qu'est-ce que c'est qu'un
optimiste?

— Un optimiste, mon fils, est un homme qui
est marié, et qui est content de son sort.

Kursaal. — Une comédie amusante au possible
attire actuellement la foule au Kursaal: c'est *La
Présidente*, où le rôle principal est tenu par Mme
Willems, la talentueuse autant que jolie actrice,
dont le succès fut déjà si grand aux représentations
du Théâtre.

Théâtre. — La saison de comédie étant terminée,
il y a relâche jusqu'au mardi 14 avril, jour où débu-
tera la troupe d'opéra-comique, dans *Le Comte de
Luxembourg*, une nouveauté pour Lausanne.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}